

# LE FACTEUR HUMAIN DANS LA MISE EN VALEUR

La mise en valeur du pays, avec l'ensemble des problèmes économiques et techniques qu'elle soulève, est à l'ordre du jour en Tunisie. L'accroissement démographique et le ralentissement des progrès de la production en font un impératif absolu de la politique nationale. Il y a des années, plus de deux décades, que l'accroissement annuel moyen de la production ne suit plus celui de la population. (1)

La constitution d'un Sous-Secrétariat d'Etat au Plan (2) est à la fois le symbole de cette orientation et le gage de la coordination indispensable à un effort de ce genre.

La Tunisie étant, jusqu'à présent, un pays à vocation agricole prépondérante, la part la plus importante des efforts de mise en valeur immédiate se fera naturellement en ce domaine. Il est possible d'accroître les rendements des terres en de nombreuses régions et de mettre en valeur des territoires nouveaux. Certains périmètres ont été aménagés en vue de nouvelles cultures. La majeure partie du territoire n'en reste pas moins « sous-développée », qu'on envisage ce fait par rapport aux virtualités du secteur agricole ou par rapport aux besoins de la population qu'il devrait nourrir.

Problème de notre temps, le sous-développement a été longuement étudié, spécialement dans ses implications économiques. Les caractéristiques en sont connues en ce domaine. (3)

Elargissant sa perspective aux dimensions même de la vie organisée en société, le Professeur R. Konig donne une défini-

---

(1) CALLENS, *Réalités économiques et problèmes sociaux en Tunisie*, IBLA, XVI, 1953, p. 227-240.

(2) BARRÉ, *L'Economie de la Tunisie*, IBLA, XVII, 1954, p. 203-224, 353-368.

(3) En particulier les *Cahiers F.* de l'Institut de Science Economique appliquée.

tion du sous-développement qui en révèle les véritables causes (4). Il lui apparaît, en effet, au point de vue de la sociologie, « comme un problème né de la rencontre de systèmes sociaux différents alors qu'un des systèmes est plus évolué que l'autre ». Cette définition implique donc non seulement les comportements économiques, mais tous les comportements humains d'une société donnée. L'économique, pour être déterminant, n'est qu'un des éléments.

A la lumière de cette définition le problème du sous-développement de la Tunisie nous apparaîtra dans toute son ampleur, car s'il y a sous-développement économique, il y a surtout sous-développement psychologique, sous-développement des formes de la société traditionnelle et, en conséquence, sous-développement technique.

Nous examinerons au cours de cet article les effets de la juxtaposition de deux civilisations en Tunisie, les raisons qui expliquent l'imperméabilité réciproque de l'une à l'autre. Elles sont fondées sur la nature même de ce qu'on dénomme « culture » en sociologie. Nous envisagerons ensuite les moyens qui pourraient promouvoir le secteur traditionnel à une culture « moderne originale » issue de ses propres valeurs et évoluée progressivement.

La solution ne peut consister à revenir à l'état *ante*, mais à faire concourir l'une et l'autre sociétés à établir des canaux. Ceci suppose une adaptation volontaire mutuelle de l'une et l'autre, la plus puissante mettant ses moyens et sa technique au service de l'autre par une prise en charge adaptée aux circonstances actuelles.

Nous ne considérons nullement la « société traditionnelle », pas plus d'ailleurs que la « société de type occidentale » comme des sociétés idylliques, mais comme des sociétés ayant réalisé un certain équilibre ou en recherche d'équilibre. Ce que nous analyserons ce sont les causes de l'inadaptation du secteur tra-

(4) *Le Tiers Monde*, sous la direction de G. BALANDIER, Cahier, n° 27, de *Travaux et Documents de l'I.N.E.D.*, Presses Universitaires.

(4) R. KONIG, *The Economic Impact on Under-developed Societies*, Oxford, 1953.

ditionnel en tenant compte à la fois des deux termes que sont le point de départ et le point d'arrivée, ce dernier ne pouvant être que comme l'était le premier, « original ».

\*  
\*  
\*

Cause du sous-développement, la mise en contact de deux traditions déséquilibre la plus faible sur un point fondamental sans que le contrepois nécessaire à un réajustement lui soit fourni. C'est en général par le biais de l'assistance médicale gratuite que s'introduit la rupture. La perspective d'un effondrement de la mortalité dans ces populations grâce à une intervention médicale étendue, en général peu coûteuse, et les distributions alimentaires en période de disette, n'est pas accompagnée d'un effort suffisant pour élever le niveau de l'économie à la hauteur de ces nouvelles nécessités.

L'implantation en Tunisie d'une organisation technique plus évoluée est un fait qui a été jugé en sens divers. Les uns ont été inclinés à insister sur les côtés favorables, et leurs raisons ont leur valeur. Il est certain, par exemple, que la réduction de la mortalité et la lutte contre les maladies sont des progrès humains. Il en est de même de l'introduction de certains modes nouveaux de mise en valeur dont le revenu national s'est d'ailleurs immédiatement ressenti. Les autres ont été frappés par les profondes perturbations que l'introduction de ces techniques ont apportées dans l'équilibre précaire mais réel qui existait depuis des siècles entre la population et les ressources naturelles de subsistance. Un fait si lourd de conséquence mérite, en effet, réflexion : le déséquilibre, ici comme ailleurs, ne dépend pas tant de l'introduction de ces progrès que de l'insuffisance des efforts faits pour provoquer l'accroissement de la production dans le secteur traditionnel laissé sans défense et sans moyen efficace d'évolution.

A ce déséquilibre d'ordre quantitatif se joint un déséquilibre d'ordre qualitatif et ceci particulièrement là où a prospéré l'économie de type moderne. La juxtaposition en certaines régions de modes de vie très différents crée sur place de nouveaux besoins. A la faim physiologique s'ajoute chez cer-

tains une « faim et une soif psychologiques » engendrées par la comparaison des niveaux de vie.

A envisager l'évolution du monde moderne, il était difficilement concevable que la Tunisie puisse échapper longtemps aux influences extérieures. Ses élites souhaitaient d'ailleurs une évolution des structures anciennes, bien avant 1880. Si l'on faisait abstraction des données historiques, on pourrait certes imaginer une transformation progressive de l'économie dans un sens différent. L'équilibre aurait été, dans cette hypothèse, plus facile à établir en fonction d'une population moins nombreuse qui aurait pu évoluer à partir de ses propres bases. Il est utopique d'étudier les phénomènes qui se sont produits en dehors de leur contexte historique.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a été l'époque de l'expansion industrielle et de son corollaire territorial. L'ouverture de ce pays est difficilement dissociable de ces conditions historiques et économiques. C'est un fait, il faut en enregistrer objectivement les conséquences, pour les mieux cerner et y porter efficacement remède avec les moyens que nous fournit notre époque.

On avait naturellement espéré que l'introduction d'une économie moderne allait entraîner par son exemple l'évolution de l'économie traditionnelle. C'est trop peu dire, on s'en est préoccupé, et si notre propos le comportait, nous pourrions citer dans cette ligne des réalisations dont l'efficacité n'est pas discutable en tel ou tel secteur. Malgré ces efforts louables, il faut convenir qu'on s'est heurté à des difficultés fondamentales. L'entreprise moderne réussit à s'installer et à démarrer grâce à des capitaux de départ. Elle travaille avec des moyens d'une certaine envergure, inaccessibles assurément à l'entreprise traditionnelle. Si, ici ou là, l'économie de type moderne, grâce à l'initiative d'hommes clairvoyants, a pu jouer un rôle stimulant pour l'économie de type archaïque, il faut savoir reconnaître qu'en général, elle s'est développée sur son plan à elle; dans des secteurs privilégiés et en marge de l'économie traditionnelle.

La Tunisie offre aujourd'hui le spectacle d'une économie désarticulée. Il n'existe entre les deux secteurs, irréductibles

l'un à l'autre, aucun canal naturel qui puisse les faire communiquer utilement et préparer une certaine intégration de la plus faible à la plus forte. Les solutions ne sont pas uniquement d'ordre économique, loin de là. L'inadaptation mutuelle relève de causes plus profondes.

S'il y a deux secteurs d'économie c'est parce qu'il y a deux sociétés (5), parce qu'il y a deux civilisations de type différent. Les deux économies se côtoient et sont parfois géographiquement imbriquées sans qu'aucun passage ne s'effectue, car, en fait, ce sont deux cultures étrangères l'une à l'autre qui se maintiennent sans se comprendre. Issues de contextes différents, ces deux cultures, et par suite, ces deux économies, sont basées sur des conceptions de la vie et plus spécialement de la vie économique, sans commune mesure. D'une part, l'économie traditionnelle reste une économie de subsistance, de troc, d'obligations mutuelles sur un terrain limité, de l'autre l'économie moderne est une économie de marché, basée sur l'échange monétaire et à vocation internationale. La première assure la subsistance au jour le jour, la seconde cherche les créations nouvelles et réalise à partir de capitaux investis. Nous ne voulons pas prétendre que l'étanchéité entre les deux secteurs soit absolue, car un certain nombre d'individus et de groupes marginaux existent qui marquent une certaine ouverture, mais cela ne fait que souligner les difficultés d'intégration d'un secteur à un autre,

La juxtaposition des deux économies n'est pas un fait récent; elle dure depuis trois quarts de siècle. Leurs dynamismes internes marchent en sens opposés. La présence d'un système social de type évolué a profondément altéré le secteur traditionnel, non dans son comportement qui est resté inchangé, mais par les conditionnements nouveaux qu'il engendrait. Les techniques modernes de santé sont efficaces, celles du développement agissent en dehors, sans entraîner des comportements dynamiques dans le secteur plus faible.

(5) P. MARTHELOT, *Juxtaposition en Tunisie d'une économie de type traditionnel et d'une économie de type moderne*, IBLA, XVIII, 1955, p. 481-502.

Dans sa superficie globale, la propriété traditionnelle a subi des changements importants sans que pour autant ait été augmentée sensiblement la possibilité de vie sur place.

A cette première dégradation s'est ajoutée celle, combien plus importante, des effets cumulatifs de l'accroissement de la population. Ils affectent directement la jouissance et la mise en valeur de la propriété terrienne. Le fractionnement des biens devient de plus en plus intense, les générations d'héritiers étant actuellement beaucoup plus nombreuses que celle des testateurs (6). Il en résulte un morcellement infini du parcellaire. Les propriétaires sont de plus en plus nombreux sur un même bien qu'ils possèdent dans l'indivision. Comment cultiver une terre aussi divisée ou surchargée de maîtres, terre devenue parfois sans maître à force d'en avoir. Que peut l'exploitant réel pour conserver ou améliorer la valeur agromique des champs qu'il cultive, lorsque les maigres rendements répartis entre tous les ayant-droit, il ne lui reste aucune possibilité d'épargne.

Ce phénomène, pour être causé par des obligations juridiques ou coutumières, est relativement récent. Durant des siècles, en effet, la population restant stationnaire, l'abondante fécondité étant régulièrement compensée par une mortalité élevée et dépendante de l'état des ressources, la part du capital moyen réservé à chacun se maintenait semblable à elle-même. Mais depuis soixante-dix ans la population a plus que doublé, dans douze ans elle aura triplé. Le milieu traditionnel a continué à se dégrader faute de conditions favorables à son évolution. Ce n'est pas une misère accrue qui permettra une amélioration et entraînera le paysan sans ressource à modifier son comportement à l'égard de méthodes et de structures dépassées.

Après avoir été contraint de « régler son travail sur sa propre sous-alimentation », le fellah voit son niveau de subsistance passer en dessous du minimum qu'il puisse supporter

(6) On peut s'en faire une idée approximative d'après la pyramide des âges.

sur place et devant les siens : solution de désespoir, il part pour la ville, en quête d'un travail problématique. C'est le déracinement, la détribalisation, la « clochardisation » (7), dont l'étiage peut se mesurer à l'accroissement de la population périurbaine. Le paysan n'a pu assimiler de nouvelles techniques, s'intégrer à un nouveau type d'économie faute de formation et d'ouverture, ou faute de moyens. Ne pouvant plus assumer sa condition il s'est prolétarisé.

Par lui-même le milieu traditionnel est radicalement incapable de se dépasser. Enclos dans un certain nombre de « structures » périmées qui le contraignent, il ne peut rompre cette gangue chaque jour plus épaisse parce que chaque jour plus inadaptée, que par une stimulation extérieure qui lui soit adaptée.

Le déséquilibre a été causé par un traumatisme extérieur; c'est du secteur développé que doit lui venir l'aide qui rétablira l'équilibre. Cette aide ne sera efficace que dans la mesure où elle tiendra elle-même compte des conditions sociologiques et psychologiques dans lesquelles évoluent les populations qu'elle entend atteindre. (8)

La recherche d'efficacité économique ne rencontre bien souvent que des motivations opposées à celles que connaît le milieu économique moderne tourné vers le profit et doté de puissants moyens d'action. Les structures anciennes, autrefois garanties de stabilité et de sécurité, présentent actuellement un frein puissant à toute évolution. Motivations et structures sont

(7) G. TILLON, *L'Algérie en 1957*, Paris, 1957.

(8) G. BALANDIER, *Etude comparée des motivations et des stimulations économiques en milieu coutumier et en milieu moderniste*, in *Bulletin International des Sciences Sociales*, Vol. VI, 1954, p. 416.

« Les plans d'expansion économique, en cours d'exécution dans les pays dits « sous-développés » de même que les programmes d'assistance technique réalisés dans le cadre de certains territoires ont montré combien les facteurs d'ordre psychologique et culturel ont une importance déterminante lorsque les problèmes d'ordre financier et d'ordre économique viennent d'être provisoirement résolus... ».

« Les caractéristiques culturelles qui affectent la production, la circulation et la consommation des biens, doivent impérativement entrer en ligne de compte. Les comportements élaborés dans le cadre des civilisations traditionnelles, interviennent encore longtemps après que les changements techniques et économiques ont bouleversé l'ordre social ».

intimement liées; modifier ces dernières entraînera des perturbations profondes dans les attitudes des populations touchées. Il est impossible de modifier les unes sans modifier les autres. Chaque réforme doit être préparée dans la population et s'appuyer autant que possible sur des « motivations traditionnelles favorables ». Trois quarts de siècle d'échec en démontrent la nécessité.

\*  
\*\*

De multiples efforts et d'importants capitaux ont été affectés durant cette période au relèvement du secteur traditionnel de l'économie tunisienne sans que l'on puisse dire que les résultats aient été vraiment en rapport avec ce qu'on pouvait en attendre. Il suffirait de citer les importantes plantations d'oliviers dans les plaines du Centre, dont rien n'a résisté aux troupeaux et à la sécheresse, l'affectation de crédits non demandés par les intéressés, les essais de distribution de souchets d'oliviers en certaines régions, sans compter les importantes dépenses de scolarisation qui ont, certes, dégagé de leur milieu des élites parfaitement aptes à vivre dans le secteur moderne, mais perdues pour le secteur traditionnel.

Ces échecs n'ont pas été dus au manque de dévouement des exécutants ni à une prétendue inertie de paresse des individus; ils sont principalement imputables, et seul le recul du temps nous permet de le préciser, à une certaine imperméabilité de la population à l'égard de ces stimulations ou, pour mieux dire, à un manque d'adaptation des institutions nouvelles à la psychologie traditionnelle (9). Imitées la plupart du temps de réalisations analogues adoptées avec succès en d'autres pays, ces stimulations n'ont pas obtenu l'adhésion des populations qui n'en comprenaient pas le sens ou le véritable but, faute d'y avoir été préparées. Il ne peut être question de

(9) W. MOORE, *Industrialisation and labor*, New-York, formule comme suit l'un des principaux aspects de ce problème : « Dans quelles conditions les travailleurs sont-ils amenés à renoncer à des modes traditionnels de production en faveur d'une activité économique moderne ». O.N.U., *Rapport des cinq experts*, 1951. « Le progrès économique ne se produit que si l'atmosphère est favorable. Une société n'aura aucun désir de progrès si elle ne se rend pas compte que le progrès est possible ».

faire le procès du passé, ce serait parfaitement inutile, mais à la lumière de ces expériences répétées, et inefficaces, d'en dégager les leçons.

\*  
\*\*

Les approches sociologiques pourront être d'un grand secours en ce domaine. Le sous-développement étant fondamentalement d'ordre sociologique, il est nécessaire de bien en saisir les racines. Fruit amer de la mise en présence de deux « cultures » au sens sociologique du terme, il plonge ses racines dans leurs différences fondamentales.

Les sociologues sont d'accord pour considérer la culture d'un groupe d'hommes déterminé comme le résultat d'un long ajustement du groupe aux conditions qui lui sont faites. C'est « un tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, les mœurs, les lois, les coutumes, et en général, toutes les attitudes et les aptitudes acquises par l'homme en tant que membre de sa société » (10). C'est « l'ensemble des formes acquises, des comportements et des résultats de l'activité humaine dont les éléments sont transmis et partagés par les membres d'une société particulière » (11). C'est le fruit de l'enracinement d'un groupe humain sur un terroir déterminé.

Un certain équilibre s'établit qui apporte nécessairement la satisfaction des besoins biologiques fondamentaux et fournit une solution aux problèmes principaux de l'existence des individus et du groupe. Toute la vie s'organise autour de la satisfaction de ces besoins essentiels, à un niveau reconnu suffisant et accepté comme tel. Un cadre de pensée commun s'élabore, organisé autour des valeurs à sauvegarder, lesquelles permettent la vie. Ces valeurs peuvent s'organiser et se hiérarchiser de diverses manières en fonction même des réalités concrètes de la vie. Des valeurs dérivées en découlent. Certaines en viennent à être sacralisées pour en assurer le respect absolu et prennent la forme de tabous.

La société, les structures économiques et sociales se pré-

(10) TYLOR.

(11) LINTON.

cisent peu à peu à partir des valeurs considérées comme premières. Il en résulte un faisceau d'institutions et de comportements qui eux-mêmes engendrent de nouvelles valeurs et de nouvelles motivations.

Valeurs reconnues, modes de pensée, structures, comportements de groupe, forment un tout cohérent qui assure un équilibre vital suffisant pour tous et pour le groupe. Il est impossible de toucher un de ces éléments sans que tout l'ensemble soit atteint d'une certaine manière. La construction trouve son équilibre dans l'ajustement de chacun de ses éléments; qu'on enlève une pierre et l'arc plein-cintre risque de s'écrouler.

Ces ensembles sont vivants. Ils peuvent supporter des changements de médiocre amplitude et s'adapter peu à peu. Il arrive toutefois que leurs structures deviennent trop lourdes et, qu'en sauvegardant, elles entraînent la sclérose de l'ensemble. De toute façon ils ne peuvent supporter sans dommage des chocs violents de l'extérieur; leur équilibre est fragile. Les comportements ne peuvent qu'être lents à se modifier et persistent aux changements du conditionnement. Si le changement est trop brusque, il suppose une puissance de rééquilibrage de même importance, ce qui, par définition, manque à la culture constituée à partir d'autres éléments. Tel est le drame de la Tunisie...

Depuis des siècles ce pays possédait cet ensemble cohérent de traditions et de structures humaines (12). Pendant des siècles il en a vécu. Ces comportements se perpétuent jusqu'à nos jours au niveau des communautés intermédiaires, des familles et des individus de la majorité de la population. Profondément atteint par la révolution démographique positive, le secteur traditionnel a plus que doublé d'importance sans que pour autant il ait pu s'adapter à ces nouvelles conditions, faute de ressources appropriées. Le progrès économique et le progrès, ou plutôt la transformation culturelle, ne suivant pas à la même cadence, ils sont même restés stationnaires.

(12) En particulier, l'importance de la population semble être restée stationnaire durant des siècles.

Le problème soulevé par la mise en présence de sociétés différentes reste entier en 1958. A supposer que par une action massive dont il est impossible de mesurer l'importance et de chiffrer le coût, il soit possible de faire accéder en bloc toute la population à un niveau culturel moderne, le problème n'en serait pas résolu pour autant; un autre déséquilibre, plus grave encore se produirait, car subitement cette population se trouverait coupée de ses propres bases et inadaptée aux conditionnements d'une vie journalière inchangée.

Le salut de la Tunisie ne peut consister en un simple passage d'une société traditionnelle incorporée aux données objectives du pays à une société et une culture de type occidental importée et donc artificielle. Il s'inscrira dans une évolution à partir de la transformation des bases concrètes de sa vie journalière. Seule une véritable transformation culturelle qui ne peut être qu'originale permettra ce progrès par stimulation intérieure au milieu existant dans les campagnes.

Il est nécessaire que tout soit mis en œuvre pour que les stimulations soient adaptées au comportement concret des fellahs. On n'aboutira autrement qu'à l'échec généralisé avec, ici ou là, l'évasion des meilleurs qui passeront au secteur moderne, s'ils y trouvent de l'emploi, privant une fois de plus le secteur traditionnel de ses éléments dynamiques.

Faire évoluer les ensembles et ne pas se satisfaire de la montée de quelques-uns suppose en premier lieu que le milieu traditionnel soit parfaitement connu. L'enjeu en vaut l'effort. Ce qui importe c'est de connaître à fond les structures, les mentalités, de remonter aux motivations profondes et aux valeurs qui suscitent l'action. Une étude complète de la population, de son enracinement et de ses multiples conditionnements, préparerait les voies à l'action. (13)

Les facteurs limitant l'évolution sont d'ordres divers. Les mieux connus, parce que les plus visibles, dépendent directe-

(13) *Rapport de l'Institut International des Finances Publiques, 1951* : « Le progrès du développement économique n'est économique que pour une part et peut-être même dans certains cas, une faible part ».

ment des structures anciennes désormais inadaptées aux besoins. Ces derniers eux-mêmes ont varié en fonction de l'accroissement de la population et des besoins nouveaux qui se sont fait jour. Il s'agit aussi bien des structures globales (répartition entre les terres affectées au service de la communauté et les terres d'appropriation privative) que des structures foncières affectant les biens privés. Toutes les autres structures intermédiaires, familiales, tribales qui maintenaient autrefois la cohésion, sont aussi à étudier ainsi que le comportement des individus à leur égard et dans les différentes classes d'âge.

Il s'agit surtout des attitudes des hommes à l'égard de chacun des problèmes concrets de leur vie journalière individuelle ou sociale. Les conditionnements de la vie d'autrefois ont créé une culture propre à cette situation. Celle-ci persiste au delà de la conjoncture dont elle était issue. Son adaptation ne pouvant être que lente, il faut la connaître à fond pour l'aider à se transformer.

S'il existe des freins à l'évolution, il existe aussi des éléments favorables qu'il faut rechercher pour les stimuler. Ils se manifestent par les attitudes nouvelles prises en face des anciennes institutions, par une certaine sympathie à l'égard de changements qui se révéleraient efficaces. Utilisés et encouragés ces éléments pourront servir de bases à l'action de redressement envisagée.

Les bases fondamentales de la vie traditionnelle étant disloquées, c'est à une véritable mutation qu'est appelée toute la population paysanne. Cette mutation peut être envisagée de deux manières :

La première, brutale, raserait en même temps que tous les obstacles, toutes les valeurs humaines de la tradition. Elle ne pourrait se faire qu'à un coût de l'homme extrêmement élevé. Passer par une phase généralisée de prolétarianisation, c'est, en fait, reculer. C'est sacrifier pour un temps dont les limites ne sont pas prévisibles, alors que la vie humaine est brève, les valeurs de l'esprit aux valeurs matérielles. Ce serait sauver le biologique au prix de l'humain.

La seconde, plus humaine et donc seule acceptable bien que plus lente, consisterait à faire évoluer la tradition par étapes accélérées, mais toujours adaptées. Elle suppose un effort d'intelligence considérable et un souci de l'homme très affiné.

L'humanisme traditionnel ne doit pas être considéré comme inférieur, mais comme inadapté par la suite du choc de sociétés inégales. Les valeurs qu'il contient sont à sauvegarder et à utiliser pour le progrès.

Il est nécessaire de se convaincre que toute évolution des structures pour être efficace doit s'appuyer sur l'homme, donc sur sa propre manière de considérer les choses. Les règles du sens commun qu'il admet étaient adaptées aux circonstances d'autrefois, c'est pourquoi elles gardent leur valeur à ses yeux. Il faut le débrider, l'éclairer en lui donnant les moyens adaptés à une transformation de ses habitudes.

Habitué aux conditions difficiles du pays, le paysan s'est forgé une attitude d'acceptation du sacrifice qui n'est pas sans grandeur. Ce n'est pas tant la production qui l'intéresse que la simple possibilité de vivre : attitude passive, attitude de sagesse devant l'événement auquel on ne peut rien, mais attitude qui ne peut subsister, car le déséquilibre actuel est trop profond.

Il est difficile au technicien dont la motivation est essentiellement la maximisation du produit à long ou à court terme, de comprendre et d'accepter les motivations du fellah qui pour la plupart sont d'ordre extra-économiques. C'est cependant un fait dont il faut tenir compte, car leur influence est majeure. Qu'il nous suffise d'en donner quelques exemples.

Plus que la richesse, donc que la productivité, ce sont les signes de richesse qui comptent, ce sont eux qui classent les individus dans la société. Le propriétaire préférera souvent une plus grande surface à un meilleur rendement, un plus grand nombre de bêtes à leur sélection judicieuse..., ne dit-on pas : « un tel a tant d'hectares, il a tant de bêtes ». « Etre » dans la société vaut plus que posséder en fait..

La capitalisation, sous une forme primitive, est souvent préférée à l'investissement. L'incertitude des récoltes oblige à posséder quelques biens d'ordre secondaire qu'il sera possible de revendre en temps de disette, alors que l'investissement ne peut que difficilement se retrouver en pouvoir d'achat.

Les motivations familiales ont elles-mêmes une grosse importance. Tel fellah, très averti cependant en arboriculture, semble avoir planté les diverses variétés d'arbres dans un ordonnancement défavorable à leur mise en culture rationnelle. Il a prévu sa mort et préféré disperser les variétés en fonction du partage futur.

La « terre » estimée comme valeur sûre, on recherchera à posséder davantage, au mépris de la mise en valeur réelle. Le capital est préféré au revenu.

On pourrait citer, en d'autres domaines, l'énorme difficulté qu'éprouvent les nomades ou semi-nomades sédentarisés à s'installer dans un habitat en dur. N'a-t-on pas vu des attributaires de lots, obligés de construire dans un laps de temps déterminé, loger leurs bêtes dans la construction et rester sous la tente ?

Le crédit de mise en valeur ne rentre que difficilement dans les mœurs. Habitué aux usuriers le fellah se défie instinctivement des organismes de crédit, craignant pour sa terre au cas où il ne réussirait pas...

Vouloir créer une économie, c'est donc entrer en concurrence avec toutes ces motivations. Les négliger, c'est courir à l'échec; les forcer, c'est mettre en cause tout l'équilibre de vie des intéressés; les utiliser ou les tourner par d'autres motivations acceptées, c'est faire œuvre humaine.

L'économiste et l'agronome, pour être efficaces, auront à tenir compte de ces canaux. Pour que les conseils qu'ils donnent, pour que les structures qu'ils veulent édifier soient acceptées, il est indispensable qu'elles soient comprises à partir des « valeurs » reconnues. Valeurs dont il suffira parfois de modifier la hiérarchie.

Comme le dit dans son langage imagé Mme Tillon à propos de la culture traditionnelle en Algérie (14) : « Chaque civilisation constitue un tout homogène qui ne se laisse pas déliter en pièces détachées interchangeables. Lorsqu'un accessoire devient inutilisable, c'est la voiture entière qu'il faut changer ». Faut-il pour cela penser que cette mutation culturelle doit s'effectuer en un tournemain ? Il ne le semble pas. En fait, il est inconcevable qu'il puisse en être ainsi. Pourtant cette mutation est à réaliser. C'est plus par évolution accélérée que par révolution subite qu'elle peut se concevoir.

De nouvelles méthodes appropriées doivent être mises en œuvre. Elles doivent allier l'humain à la technique, sous peine de n'être pas intégrées. Elles doivent éviter toute rupture de psychologie qui entraînerait une prolétarisation des esprits. Des essais remarquables ont été tentés dans ce sens par les techniciens du Ministère de l'Agriculture à l'Office d'Enfidaville. (15)

C'est donc bien d'une culture paysanne authentiquement tunisienne qu'il faut se préoccuper. Le travail d'évolution des mentalités est à mener de pair avec les modifications à apporter au système ancestral. Les progrès seront d'autant plus rapides qu'ils auront été compris et que l'homme aura pu les intégrer dans son système de pensée qui évoluera ainsi jusqu'à s'élever progressivement et harmonieusement au degré nécessaire.

Il est souhaitable qu'une certaine « pédagogie de l'investissement » préside à la mise en valeur. Pour gagner le paysan, il sera bon de ne lui présenter au départ que des réformes faciles et portant du fruit rapidement. C'est en appréciant les résultats, qu'il accordera sa confiance et s'engagera dans des changements de plus grande envergure ou des systèmes nouveaux plus adaptés.

(14) TILLON, *op. cit.*

(15) L. BUGEAT, *Quelques exemples des réalisations dans le cadre des structures actuelles de la Tunisie*, IBLA, XVIII, 1954, p. 503 et ss.



\*\*\*

Parler d'une culture traditionnelle à propos de la Tunisie, comme parler d'une économie, c'est simplifier les problèmes. Le secteur traditionnel est formé d'une juxtaposition de groupes plus ou moins clos et différents. L'économie du Sahel où l'artisanat supplée, ainsi que la pêche, aux insuffisances de l'agriculture, est différente de celle qui existe dans les Mogods comme de celle des oasis. Il existe des économies régionales..

Les recherches et les applications sont à mener au niveau de chacune de ces entités culturelles et économiques. L'intervention sera différente. A milieu physique, habitudes différentes et donc interventions adaptées aux virtualités de chacun des groupes.

Il s'agit de déceler dans chacun de ces groupes les potentiels à mettre en valeur et les facteurs limitants à contourner.

\*\*\*

La mise en valeur suppose au départ des hommes qui restent à former en vue de l'intervention. Il serait souhaitable que chaque cellule économique puisse être vivifiée par un « leader » qui en ferait sa chose. Il n'est pas nécessaire qu'il soit lui-même technicien, mais il est indispensable qu'il comprenne bien la mentalité de son secteur, qu'il acquière la confiance des fellahs et que son ascendant sur eux soit suffisant pour les guider et les faire évoluer. Sur le plan humain ils seront les véritables canaux du progrès. (16)

Les mieux placés, à condition qu'il sachent s'élever au-dessus de leurs intérêts personnels, seront les « leaders naturels » qu'on aura pu découvrir sur place. Comprenant mieux les réalités de la communauté dont ils font partie et eux-mêmes sensibilisés à la nécessité du progrès, ils offrent, au départ, le maximum de chances du succès.

(16) Des expériences réalisées en certains pays sous-développés peuvent en donner une idée : Indes, Maroc, Afrique Noire. On lira avec intérêt tout ce qui a pu être publié sur les « Community projects » des Indes.

Il serait souhaitable d'éviter de les sortir de leur milieu et des perspectives réelles de leur fonction durant leur formation. Plus que des connaissances techniques, c'est de la chaleur humaine qu'ils doivent posséder : vulgarisateurs avisés, ils pourront à la fois éclairer le technicien sur les virtualités humaines et sociales existantes et transmettre à la population les impératifs de la technique nécessaires à l'évolution de tous.

\* \* \*

Faire passer l'économie traditionnelle au niveau d'une économie moderne s'avère être en grande partie œuvre d'adaptation. Pour être associée aux techniques agricoles et économiques une pédagogie est à mettre en place. Elle le sera à partir de la connaissance totale du contexte humain et créera peu à peu les mentalités correspondantes aux structures économiques choisies pour ce pays. (17)

— o —

(17) C'est à la fois le degré d'ouverture des populations, la plus ou moins grande rigidité des structures économiques actuelles, (d'autant moins évoluées que moins différenciées) et les conditions agronomiques de la région, qui permettront de décider en fait du meilleur mode d'intervention. Les moyens à employer seront plus ou moins drastiques suivant les cas. A l'extrême, en effet, il sera parfois nécessaire de modifier en grande partie et rapidement les structures anciennes pour entraîner une évolution impensable autrement.